

N°158 mars 80 7 F mensuel

rock & folk

quadrophenia
status quo
pil
clash
genesis
marianne
faithfull
eddy
mitchell

trust
en
prison
foreigner
aux
u.s.a.

UN BEATLE EN HIVER
INTERVIEW McCARTNEY

suissse: 4 FS canada: 1 \$50 portugal: 95 esc

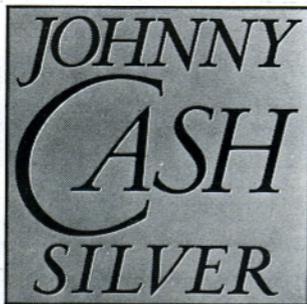
M 2531 - 158 - 7 F

captivant d'influences brésiliennes, espagnoles et de Leo Kottke (« Dan Dan »). Et Peter Kimberley, le bassiste de Bachdenkel, venu apporter sa contribution massive (« Whiskers »). Et Mico Nissim qui tempère aux claviers la fièvre du Docteur Springbloom (alias D.M.). Un sacré gang (j'ai pas dit !), tout de même. - ALAIN DISTER.

JOHNNY CASH

SILVER
CBS 83757

Johnny Cash occupe une place un peu à part dans le monde du country and western dans la mesure où l'éventail de son public est immense. Il est un des rares chanteurs de country dont la musique soit appréciée par tous. Ménagères, camionneurs, rednecks, G.I.'s, rockers, midinettes, tout le monde aime Johnny Cash et c'est pourquoi sa discographie est sans tache : il n'a jamais eu besoin de galvauder sa musique. Quand même, « Silver », son dernier album, n'est pas entièrement satisfaisant. Cela tient en fait à peu de chose : la production de plusieurs titres et les arrangements de cuivres sont à chier. Côté production, il y aurait beaucoup à dire. On ne produit pas Johnny Cash : on laisse faire, la simplicité s'impose. Ici, Bryan Ahern a parfois vraiment trop forcé la dose. On dirait qu'il a cherché à tout prix à jouer sur les contrastes entre la voix grave et profonde de Cash et les instruments. Ainsi, sur la plupart des titres domine une guitare qui donne dans le suraigu à la façon d'une mandoline. Et quand ce n'est pas la guitare, c'est un piano bastringue qui remplit le même rôle. Très désagréable, et franchement inutile. Pratiquement toute la première face est gâchée par cela, d'autant que trois titres sur cinq sont agrémentés de trompettes, de cornets et de cors anglais parfaitement imbuables. Si vous avez un égaliseur, essayez toujours de faire disparaître ces trompettes et alors le « The L & N Don't Stop Here Anymore » de Tom T. Hall, une de ces chansons sur les trains qu'affectionne tant Johnny Cash, vous apparaîtra dans toute sa splendeur. Cash y atteint des octaves insoupçonnées. « Lonesome To The Bone » est presque entièrement laissé à Cash et à ses Tennessee Three qui



font preuve de leur sobriété habituelle, mais on se serait bien passé de ce maudit piano électrique. Les deux meilleurs titres de la face sont « Bull Rider » et surtout « I'll Say It's True » où Johnny Cash chante le refrain en duo avec George Jones. Le summum du mauvais goût est atteint avec « Riders In The Sky » qui subit un traitement western à la limite du pastiche, où les trompettes s'en donnent à cœur joie dans le registre « Vengeance à El Paso ». La deuxième face, par contre, est plutôt chouette. L'ambiance y est au blues : « Cocaine Blues », « West Canterbury Subdivision Blues », « Lately I've Been Learning Toward The Blues ». La pseudo-mandoline y fait bien quelques ravages, mais les cinq titres sont tous excellents et la personnalité de Cash a repris le dessus. Regrettons que quelques fautes de goût soient venues entacher ce qui aurait pu être un excellent album. Le dernier peut-être, car il paraît que l'homme s'est mis récemment au gospel. On verra bien. En attendant, ne manquez pas le texte de pochette de « Silver », une lettre de Johnny Cash à sa maman. Grandiose. - JEAN-LOUIS LAMAISON.

PERE UBU

NEW PICNIC TIME
Chrysalis 1248 (vérifier avec Phono)

Le disque est arrivé comme ça, par surprise. Pere Ubu. Chaque disque un miracle. Mais leur musique est devenue si sereine que je suis sûr que s'ils avaient vécu à l'époque de Dion and the Belmonts ou Paul Anka, ils auraient réussi à se faire entendre. « It's me again... » annonce David Thomas, avec sa voix à faire la pige à Mel Blanc. Et de fait. C'est bien lui. Plus louf que jamais, plus inspiré que jamais. L'esthétique du cri revue et corrigée par le dessin animé. « Have Shoes, Will Walk », ils ont sorti ça en simple en Angle-

terre, si vous pouvez imaginer... (Il y avait un feuilleton télévisé intitulé « Have Gun, Will Travel » dans les années 50.) Imaginez Pere Ubu dans tous les boxes. Le monde serait peut-être plus sain. Une de mes favorites, c'est « 49 Guitars And One Girl ». « Don't panic ! » exhorte Thomas sur fond de cacophonie haïtienne.

Musique pour deux cents solex. Musique à faire cailler le lait. Musique à faire pousser les plantes, musique pour endormir bébé. Des mélodies ou des comptines aussi simples que des hochets. Pere Ubu ne fait pas de la musique qui S'IMPOSE. Pere Ubu fait de la musique qui vous laisse la place de respirer. Qui s'infiltré entre les lames de parquets ou entre les lobes frontaux. C'est la victoire de la fantaisie sur le sérieux (voir l'hilarant « One Less Worry » et le coup de chapeau à Tex Avery via le chien neurasthénique Droopy), triomphe de la légèreté sur la gravité (et David Thomas, comme tous les grands hommes de poids, en connaît un rayon sur la question), triomphe de la volonté ludique sur les impératifs du business.

Chaque chanson est une vignette, ou une texture, ou une lucarne. Musique tactile comme avec « The Voice Of The Sand » (« The sand does understand/There's far more sea than sand »). Musique slapstick comme « One Less Worry » (dans lequel Thomas révèle ses talents de comédien). Dance party time comme avec « Jehovah's Kingdom Comes ! ». Et une mélodie à méandres qui me fera peut-être oublier « Codex », « All The Dogs Are Barking ». Pere Ubu c'est une unité : les mêmes gens, le même producteur, le même studio et même le même photographe (Mike Mellen, qui habite dans le même immeuble ancien-bordel-de-Rockefeller sur Prospect Avenue). Ce qui sous-tend cette musique liquide, fantasque et rigoureuse à la fois, c'est la tranquillité détermination qui semble animer ces cinq individus. C'est la musique la plus saine que je connaisse. Et le fait qu'elle nous vienne de cinq individus farouchement déterminés à rester à



Cleveland est peut-être un signe de plus qu'ils nous font. Je voudrais surtout pas sonner mystique ni rien, mais quand j'entend les informations et toutes les merdes qui arrivent et tous les sonneurs d'apocalypse, cela me reconforte de savoir que quelque part, LABAS, cinq mecs font de la musique à faire repousser tout ce qui est mort. Comme le suggèrent peut-être les rayures aqua-marine de la pochette, c'est aussi de la musique pour vous laver les dents avec. Pas TOUT A FAIT un picnic. Seulement un picnic si on accepte les fourmis. Quelqu'un d'autre a dit ça. Search me. - PHILIPPE GARNIER.

SHAKIN' STREET

SHAKIN' STREET
CBS 84115

Exactement dix mois de travail, à San Francisco et New York. Deux orfèvres en la matière, des ciseleurs de son, patients et minutieux, qui, de la matière brute qu'était le groupe parisien, ont fait un produit égal à ses équivalents étrangers. Les noms des responsables : Pearlman et Kolotkin ; des références : Blue Oyster Cult, Dictators, Clash, Stones, Santana, Hendrix, Joplin, etc. Le résultat : un album de heavy rock qui tient la rampe. Je n'en écoute guère, mais j'imagine que quand c'est bien, c'est comme ça. D'abord, un mur de rythmique ; Mike Winter et Jean-Lou Kalinowsky n'interrompent jamais leurs battements énormes, ça vous prend là, à fort volume, et ça vous enserre comme un carcan. Là-dessus, les compositions d'Eric Lewy, riffs bien sentis, chansons efficaces. Pas les clones minutés d'une machine à faire du bruit, mais bien des chansons qu'on retient : « Solid As A Rock » (en simili live), « Generation X », « I Wanna Box You ». Encore au-dessus, les déchaînements furieux de l'Américain qui sourit toujours, Ross the Boss, ancien Dictateur devenu frenchy, un killer dans la grande tradition du genre. Toujours au-dessus, il y a les petits arrangements qu'on ne voit pas venir et qui vous sautent dessus : le piano d'Allan Lanier (B.O.C.) ou le solo de percussions d'Armando Peraza (Santana) sur « Soul Dealer ». Enfin, vous l'attendiez tous, la cerise sur le sommet du gâteau, celle qui donne son goût à la préparation,